



Festins secrets
Pierre JOURDE

ISBN : 978-2-266-16645-4

N° 13127

Prix : 6,70 €

(...)

Il pleut. Prends ce taxi. Il n'est que 21 heures, t'annonce le chauffeur. Tu aperçois, sous la continuité de l'averse, comme sur un écran mal réglé, les lumières multicolores des zones d'activité, les panneaux des centres commerciaux, les feux irisant la brume humide. Au moment où le taxi franchit le portail de la propriété où tu vas loger, tu entres dans le noir. Les phares éclairent des troncs. Tu pénètres dans la maison sans l'avoir vue.

Dans l'éclairage avare du vestibule, Mme Van Reeth, qui a accepté de te louer une chambre, t'en indique brièvement l'emplacement. Vous vous verrez plus longuement demain, elle te fera visiter, il est tard.

Une partie du premier étage t'est réservée. Cela signifie, en haut de l'escalier, une portion de couloir sur un des côtés duquel donnent trois portes : celle de ta chambre, où tu poses ta valise. La seconde porte livre accès à une pièce étroite dont la seule autre ouverture consiste en une lucarne placée assez haut. Tout le côté de ce cagibi est dissimulé par des rideaux d'aspect désuet. Une penderie. La dernière porte donne sur une salle de bains babylonienne et glacée : carreaux blancs, robinetterie d'avant-guerre, baignoire à pieds, comme un gros animal creux, dans le ventre duquel le tartre a déposé des traînées vertes. Au fond du couloir, une quatrième porte, verrouillée. Le reste du premier étage ne peut être atteint, t'expliquera-t-on plus tard, que par un autre escalier, dans la partie de la maison que se réserve ta logeuse.

Tu poses ton sac sur la moquette douteuse. Chambre profonde, où lorsqu'on entre le lit semble s'éloigner. La poussière occupe le terrain et des toiles d'araignée ornent les coins des hauts plafonds. Tu crains l'idée de ces bêtes patientes travaillant pendant ton sommeil. Des livres encombrant les rayonnages qui ne laissent nul répit aux murs. L'idée seule de ces paroles enfermées, de ce grouillement de signes noirs t'épuise. Tu entends la rumeur des cauchemars qui se mobilisent au cœur des choses. Un verre contenant un fond de liquide sombre traîne sur le bureau. Et ce chuchotement inaudible des paroles recluses, ce chevrottement chagrin contre les cloisons. Dans la bousculade de meubles dépareillés, un peu de papier peint glisse un œil entre deux planches. D'un rouge lointain. Le motif de fleurs en corbeille dessine un écorché. Sur un corps minuscule aux muscles longilignes, séparés et mis à nu (les tiges), une énorme tête, une bouche en cul de poule, et sur le tout, coquette, une perruque Louis XV (la corolle). Cela livide, sur le fond nuance de sang sec, comme une galanterie macabre.

Il faudrait te coucher. Plus que trois jours avant la rentrée. Faire des réserves de sommeil. Tu dors mal depuis plus d'une semaine, agité par la perspective de ces adolescents face à qui tu vas te retrouver, seul, des journées entières. Des dizaines de regards vont te détailler, te scruter, te juger, plusieurs heures par jour. Et cela durera presque tout le reste de ta vie, jusqu'à ce que tu sois vieux et fatigué. Alors allonge-toi un peu, en attendant.

Dormir. Tu n'as fait que ça, dans le train. Le sommeil ne veut plus de toi. Tu songes à la petite fille, à son visage sublime, blafard dans le miroir obscur de la fenêtre. À la goutte de vin rouge coulant au coin de ses lèvres. Tu devrais te demander quelle dose de lâcheté tu peux t'accorder avant de perdre ta propre estime. Tu ne te connais pas encore assez bien, Gilles. Lorsque tu t'es reproché une faute, tu as tendance à croire que tes regrets valent réparation. Tu prends tes pensées pour des actes. Cela te passera. Lorsque tu t'en seras aperçu, il se pourrait aussi qu'il n'y ait plus de limites à ta haine de toi-même.

Si tu t'endors, ton corps sera livré à cet espace dont tu n'as encore qu'une idée fragmentaire. Pourquoi ne pas jeter un coup d'œil par la fenêtre de ta chambre ?

Elle donne sur une émeute d'arbres. Un grillage sépare le fond du jardin de Mme Van Reeth et la forêt. Par endroits, le treillis s'effondre et se déchire sous le poids du chaos qu'il paraît s'efforcer de retenir. Pose ton front contre le carreau. Souviens-toi : tu le faisais enfant, sans savoir pourquoi. Tu laissais monter en toi le sentiment fade du désœuvrement. Absence d'objet. Le monde derrière la vitre te retient d'autant plus qu'il est vide. Et si, sans le savoir, tu étais resté le front contre le carreau, enlacé par des arbres impalpables ?

Que vois-tu ? Un réseau inextricable qui commence et qui se perd dans l'obscurité. Se divisant et se complexifiant pour rien, vers rien. C'est à cause de cela que tu ne parviens pas à décoller ton front de la vitre. Où trouver un motif de s'arracher à ce qui prive de tout motif ? Regarde encore : quelque chose prend forme, se tend vers toi. Les arbres esquissent le corps maigre de la petite fille du train. Ils le répètent, le multiplient, indéfiniment. Tu sais qu'elle se trouve quelque part dans la ville. Son martyre n'a pas de fin.

Couche-toi. Tu as besoin de noir. Plus que trois jours pour t'installer, préparer quelques cours, apprivoiser cette ville, procéder aux acquisitions indispensables. Une voiture, surtout. Tu pensais n'avoir jamais besoin de ce genre d'engin, mais le collège est à l'autre bout de la ville, à trois kilomètres, en pleine ZAC. Aucune ligne de bus directe, bien sûr. De toute façon, une voiture, il t'en faudra bien une, si tu veux t'échapper de Logres, le week-end.

Tu ignores à quoi ressemble, de l'extérieur, ce dans quoi tu te trouves. Tu n'as pas vu, ce sera pour demain, lorsque tu pourras te promener au matin dans le vaste jardin, la villa fin de siècle, deux ailes disposées en angle, toitures et pignons compliqués. Le tout un peu délabré, avec une adjonction plus récente d'un côté.

Allongé dans le noir, dans une maison inconnue, tu retrouves cette sensation revenue te visiter un instant à la gare alors qu'elle t'avait quitté depuis l'enfance : chaque lieu alors ouvrait de toutes parts sur une étendue illimitée d'inconnu. Elle formait le fond sur lequel se détachaient les lignes de ton lit, le dessin familier des jouets. Elle remplissait l'ampoule de la lampe, les armoires, donnait leur épaisseur aux objets. Ta chambre, dans sa quiétude intime, était faite d'une matière paradoxale, à la fois elle-même et autre, étrangère et connue, angoissante, inépuisable. Ton cœur battait, alors, de sentir en chaque point cette profondeur ouverte. C'était le goût du réel. Tu avais oublié.

Une tache blême se forme sur le fond de l'obscurité. Le visage de Mme Van Reeth, entrevu à ton arrivée. Le maquillage marque de signes rouges et bleus la face longue, un peu funèbre dans sa maigreur, dessine un masque inexpressif, aveugle, un trophée barbare promené au bout du long cou comme à la pointe d'une pique, effrayant et superbe.

Tu as froid entre ces draps humides, où stagne une odeur de moisi. D'invisibles tuyaux échangent des confidences. On sanglote au plafond. On s'alarme des remuements de langues, des froides insinuations du sol. Tu ignores qui.

Trois jours se passent. Tu explores Logres. La maison de Mme Van Reeth est la survivance d'un ancien quartier de folies bourgeoises, toutes démolies depuis quelques années. Elle demeure seule, au bout de la route où se succèdent les cubes de béton de la zone artisanale, à l'extrême limite de Logres. Le fond du parc touche à la forêt.

La maison ? Lumière avare, vacillante. Couleurs mortes. Ombres vertes. Sur toute surface, toujours une mouche en auscultation. Troupeaux de chaises de multiples espèces, du formica au Renaissance. Abondance d'objets, rares ou banals, sur grande variété de meubles. Leurs corps aveugles embarrassent les déplacements. Livres, vieux journaux enrobés de poussière, paquets de photographies, boîtes et pots, médicaments. Murs intranquilles, portant le poids d'images si enfoncées dans leurs cadres proliférants qu'on a l'impression de ne jamais parvenir à les atteindre. Elles s'éloignent interminablement.

Tu t'accoutumes aux lieux, tu pratiques la vaste cuisine du bas, le hall, et Mme Van Reeth, le lendemain du soir de ton arrivée, te reçoit dans le salon. Mais la moitié de l'espace te reste fermé. Lorsqu'il t'arrive de vouloir te représenter cette maison, tu n'y parviens jamais. Tu ne sais pas où tu habites, tu ignores où se tient toute la journée la propriétaire, ce qu'elle fait de son temps.

Mme Van Reeth, par la suite, t'avouera qu'elle loue pour gagner un peu d'argent, certes, mais aussi parce qu'elle a peur, toute seule, dans sa grande maison. Comme toutes les veuves. Les grandes maisons remplies de recoins et de vieilleries recèlent quelques provisions d'effroi. Mais ce sont plutôt les choses, ici, qui ont peur. Elles se rétractent au passage. Dans le pli d'un chiffon, un vêtement qui traîne, un dessin compliqué dans le carrelage, t'est indiquée, à voix très basse, une fuite. Les fentes entre les pages des livres attirent tes regards. Tu ne peux te retenir de suivre des yeux les lézardes des murs et les rainures du parquet. Tu déambules au milieu de ce qui se dissimule et se retire. Tu ignores que la maison assure ainsi sur toi son empire. On ne sait, dans cette multiplication de traces, ce qui vient du mari de Mme Van Reeth. Un bol repose dans un coin de la cuisine. Un vêtement dans le vestibule, des chaussures ailleurs. Des livres, des stylos, des journaux. On en oublie qu'il est mort. Est-ce la crainte de son retour qui inquiète l'espace ? Une humeur d'angoisse suinte au coin des murs. Le papier, jaune et moite, fait semblant de rien. Tel miroir semble détourner le regard. Une serviette pendant benoîtement à son porte-serviettes, si tu la regardes bien, frissonne imperceptiblement. On entend pleuvoir. Quelque chose d'obscène paraît toujours ramper, sous la lumière incertaine, ou vouloir jaillir sur ton passage, agitation spasmodique de loques crasseuses à une fenêtre ouverte comme une bouche noire.

Le hasard a voulu que tu tombes dans la seule maison de Logres qui puisse t'intéresser. La collection de feu Georges Van Reeth est connue parmi les érudits. En revanche, le défunt n'avait pas bonne réputation. Tu as entendu parler une fois ou deux de ses bizarreries et de son effroyable caractère. Puisqu'il est mort, c'est l'occasion rêvée. Il n'est pas exclu que tu puisses tirer quelque chose de sa collection pour ta thèse sur le XVIII^e siècle, si la veuve se laisse circonvenir.

Il faudra te montrer diplomate. Comme la maison, Mme Van Reeth est en proie au retrait. Évanouie dès qu'apparue. Attentive par moments, elle te fixe de ses beaux yeux gris comme si tes paroles, ou simplement ton visage, dispensaient des révélations, dont tu ignorerais toi-même la teneur. Une gêne alors te saisit de voir si précieusement recueillies les prudentes banalités que tu délivres. Tu ne te décides toujours pas à aborder la question de la collection. Et puis, très vite, elle ne semble plus te voir ni t'entendre. Elle est lasse, bien élevée, impeccable et distraite, les sourcils trop épilés, le chignon trop tiré. Tu te retires et la laisses, poupée cireuse, au bord de sa fenêtre. Des arbres s'agitent, qui absorbent la lumière.

(...)